

LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Est-ce pour rire?
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Ah ! que de bruit !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Le diable vous emporte !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. J'enrage !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Vous ne vous taisez pas ? Ah ! Dieu soit loué !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Encore !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. Peste des violons !
LES VIOLONS.
POLICHINELLE. La sottise musique que voilà !
LES VIOLONS.

POLICHINELLE, chantant pour se moquer des violons.

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même.

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même.

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même.

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même.

La, la, la, la, la, la.

POLICHINELLE. Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons ; vous me ferez plaisir. (N'entendant plus rien.) Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE.

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho ! sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres et la langue le son de cet instrument.) Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plan, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCÈNE V.

POLICHINELLE ; ARCHERS, chantants et dansants.

ARCHERS (chantants). Qui va là ? Qui va là ?
POLICHINELLE (bas). Qui diable est-ce là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

ARCHERS. Qui va là ? Qui va là ? Qui va là ?
POLICHINELLE (épouvanté). Moi, moi, moi.
ARCHERS. Qui va là ? Qui va là ? vous dis-je.
POLICHINELLE. Moi, moi, vous dis-je.
ARCHERS. Et qui toi ? Et qui toi ?
POLICHINELLE. Moi, moi, moi, moi, moi.

ARCHERS.

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.
POLICHINELLE, feignant d'être bien hardi.
Mon nom est : Va te faire pendre.

ARCHERS.

Ici, camarades, ici.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Tout le guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Qui va là ?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entends ?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Euh !

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Holà ! mes laquais, mes gens !

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Par la mort !

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. Par le sang !

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE. J'en jeterai par terre.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Donnez-moi mon mousqueton.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE (faisant semblant de tirer un coup de pistolet). Poue.
(Ils tombent tous et s'enlèvent.)

SCÈNE VI.

POLICHINELLE.

Ah ! ah ! ah ! Comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres ! Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur, et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqué de me happer. Ah ! ah ! ah !

(Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE ; DES ARCHERS, chantants.

LES ARCHERS, saisissant Polichinelle.

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous.

Dépêchez ; de la lumière.

SCÈNE VIII.

POLICHINELLE ; LES ARCHERS, chantants et dansants, venant avec des lanternes.

QUATRE ARCHERS, chantant ensemble.

Ah ! traître, ah ! fripon, c'est donc vous !
Faquin, maraud, pendeur, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur !

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étais ivre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non : point de raison ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite en prison.

POLICHINELLE. Messieurs, je ne suis point voleur.
LES QUATRE ARCHERS. En prison.

POLICHINELLE. Je suis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS. En prison.

POLICHINELLE. Qu'ai-je fait ?

LES QUATRE ARCHERS. En prison, vite en prison.

POLICHINELLE. Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS. Non.

POLICHINELLE. Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS. Non.

POLICHINELLE. Eh !

LES QUATRE ARCHERS. Non.

POLICHINELLE. De grâce !

LES QUATRE ARCHERS. Non, non.

POLICHINELLE. Messieurs !

LES QUATRE ARCHERS. Non, non, non.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE (ne reconnaissant pas Cléante). Que demandez-vous, monsieur ?

CLÉANTE. Ce que je demande ?

TOINETTE. Ah, ah ! c'est vous ! Quelle surprise ! Que venez-vous faire céans ?

CLÉANTE. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE. Oui ; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique ; il y faut des mystères : et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre passion : et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE

ARGAN (se croyant seul, et sans voir Toinette). M. Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées et douze venues : mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE. Monsieur, voilà un...

ARGAN. Parle bas, pendarde : tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE. Je voulais vous dire, monsieur...

ARGAN. Parle bas, te dis-je.

TOINETTE. Monsieur...

(Elle fait semblant de parler.)

ARGAN. Eh ?

TOINETTE. Je vous dis que...

(Elle fait encore semblant de parler.)

ARGAN. Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE. Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN. Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

SCÈNE III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Monsieur...

TOINETTE (à Cléante). Ne parlez pas si haut de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLÉANTE. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE (feignant d'être en colère). Comment ! qu'il se porte mieux ! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE. J'ai oui dire que monsieur était mieux ; et je lui trouve bon visage.

TOINETTE. Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais ; et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux ; il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN. Elle a raison.

TOINETTE. Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN. Cela est vrai.

CLÉANTE. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille : il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; et, comme son ami intime, il m'envoie

à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vint à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN. Fort bien. (A Toinette.) Appelez Angélique.

TOINETTE. Je crois, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN. Non, faites-la venir.

TOINETTE. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN. Si fait, si fait.

TOINETTE. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut rien pour vous émouvoir dans l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN. Point, point : j'aime la musique; et je serai bien aise de... Ah ! la voici. (A Toinette.) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE IV.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN. Venez, ma fille; votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE (reconnaissant Cléante). Ah ! ciel !

ARGAN. Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

ANGÉLIQUE. C'est...

ARGAN. Quoi ? qui vous émeut de la sorte ?

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN. Comment ?

ANGÉLIQUE. J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embar-

ras du monde, et qu'une personne faite tout comme monsieur s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la

peine où j'étais ; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE. Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée,

soit en dormant, soit en veillant ; et mon bonheur serait grand, sans

doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne

de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE (à Argan). Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant ; et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici M. Diafoirus le père

et M. Diafoirus le fils qui viennent vous rendre visite. Que vous serez

bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde et le

plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, et votre fille va

être charmée de lui.

ARGAN (à Cléante qui feint de vouloir s'en aller). Ne vous en allez point,

monsieur. C'est que je marie ma fille ; et voilà qu'on lui amène son pré-

tendu mari qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE. C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois

témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN. C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans

quatre jours.

CLÉANTE. Fort bien.

ARGAN. Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve

à la noce.

CLÉANTE. Je n'y manquerai pas.

ARGAN. Je vous y prie aussi.

CLÉANTE. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE. Allons, qu'on se range, les voici.

SCÈNE VI.

M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN (mettant la main à son bonnet sans l'ôter). M. Purgon, mon-

sieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous sa-

vez les conséquences.

M. DIAFOIRUS. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter se-

cours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.)

ARGAN. Je reçois, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous venons ici, monsieur,

ARGAN. Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS. Mon fils Thomas et moi,

ARGAN. L'honneur que vous me faites,

M. DIAFOIRUS. Vous témoignez, monsieur,

ARGAN. Et j'aurais souhaité,

M. DIAFOIRUS. Le ravissement où nous sommes,

ARGAN. De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS. De la grâce que vous nous faites,

ARGAN. Pour vous en assurer ;

M. DIAFOIRUS. De vouloir bien nous recevoir,

ARGAN. Mais vous savez, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Dans l'honneur, monsieur,

ARGAN. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS. De votre alliance,

ARGAN. Qui ne peut faire autre chose,

M. DIAFOIRUS. Et vous assurer,

ARGAN. Que de vous dire ici,

M. DIAFOIRUS. Que, dans les choses qui dépendront de notre métier,

ARGAN. Qu'il cherchera toutes les occasions,

M. DIAFOIRUS. De même qu'en toute autre,

ARGAN. De vous faire connaître, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous serons toujours prêts, monsieur,

ARGAN. Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS. A vous témoigner notre zèle. (A son fils.) Allons, Tho-

mas, avancez : faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS (à M. Diafoirus). N'est-ce pas par le père qu'il con-

vient commencer ?

M. DIAFOIRUS. Oui.

THOMAS DIAFOIRUS (à Argan). Monsieur, je viens saluer, reconnaître,

chérir, et révéler en vous un second père, mais un second père auquel

j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier

m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a regu par nécessité ; mais

vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de

son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté :

et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corpo-

relles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse

cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance,

les très-humbles et très-respectueux hommages.

TOINETTE. Vivent les collèges d'où l'on sort si habile homme !

THOMAS DIAFOIRUS (à M. Diafoirus). Cela a-t-il bien été, mon père ?

M. DIAFOIRUS. Optimé.

ARGAN (à Angélique). Allons, saluez monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS (à M. Diafoirus). Baisera-t-il ?

M. DIAFOIRUS. Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS (à Angélique). Madame, c'est avec justice que le

ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN (à Thomas Diafoirus). Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille, à

qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. Où donc est-elle ?

ARGAN. Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

M. DIAFOIRUS. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de

Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée

des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux

transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et comme les natu-

ralistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers

son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujour-

d'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et

n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre

très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

TOINETTE. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles

choses.

ARGAN (à Cléante). Eh ! que dites-vous de cela ?

CLÉANTE. Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon méde-

cin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait

d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (Les la-

quais donnent des sièges.) Mettez-vous là, ma fille. (A M. Diafoirus.)

Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils, et

je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais

je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le

voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il

n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque

dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa

judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était

petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé : on le voyait

toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant

jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes

les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans qu'il ne

connaissait pas encore ses lettres. Bon ! disais-je en moi-même, les ar-

bres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le

marbre bien plus malaisément que sur le sable, mais les choses y sont

conservées bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette

pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir.

Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine, mais il se roidis-

sait contre les difficultés, et ses récents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre la fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démont jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS (tirant de sa poche une grande thesée roulée qu'il présente à Angélique). J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thesée, qu'avec la permission (saluant Argan) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile ; et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE (prenant la thesée). Donnez, donnez ; elle est toujours bonne à prendre pour l'image ; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS (saluant encore Argan). Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous di-

vertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la

comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque

chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS. Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le

mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos

docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il possède en un degré

louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour

engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN. N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour,

et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. DIAFOIRUS. A vous en parler franchement, notre métier auprès des

grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait

mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode :

vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et, pourvu que l'on

suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout

ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands,

c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que

leurs médecins les guérissent.

TOINETTE. Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinents de vouloir

que vous autres, messieurs, vous les guérissiez ! Vous n'êtes point au-

près d'eux pour cela : vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et

leur donner des remèdes : c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans

les formes.

ARGAN (à Cléante). Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la

compagnie.

CLÉANTE. J'attendais vos ordres, monsieur ; et il m'est venu en pensée,

pour divertir la compagnie, de chanter, avec mademoiselle, une scène

d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (A Angélique, lui donnant un

papier.) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE. Moi ?

CLÉANTE (bas à Angélique). Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et

me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous

devons chanter. (Haut.) Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suf-

fit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la

nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN. Les vers en sont-ils beaux ?

CLÉANTE. C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous

n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de

vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à

deux personnes qui disent les choses d'elles-mêmes et parlent sur-le-

champ.

ARGAN. Fort bien. Écoutez.

CLÉANTE. Voici le sujet de la scène. Un berger était attentif aux

beautés d'un spectacle qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré

de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne,

et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitait une bergère.

D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doi-

vent hommage ; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son

insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des

deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes qu'il trouva

les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'pu-

trager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne se-

rait touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes

qu'il trouve si belles, et l'aimable bergère prend soin en même temps

de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante,

si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister ; et chaque

mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se

sent pénétré. Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter les ima-

bles paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudrait-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne serait-on pas ravi de courir pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante ? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable bergère ; et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue dont il conserve nuit et jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre ; il en obtient d'elle la permission par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, et son amour au désespoir lui fait trouver un moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint : il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'après d'une conquête qui lui est assurée, et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect, et la présence de son père, l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi. (Il chante) :

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons, ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée ;
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE, en chantant,
Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN. Ouais ! je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert sans hésiter.

CLÉANTE.

ARGAN. Et que dit le père à tout cela?
CLÉANTE. Il ne dit rien.
ARGAN. Voilà un sot père, que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE, voulant continuer à chanter.
Ah! mon amour...

ARGAN. Non! non! en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (A Angélique.) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont donc les paroles que vous dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉANTE. Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?
ARGAN. Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.
CLÉANTE. J'ai cru vous divertir.
ARGAN. Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

SCÈNE VII.

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN. Mamour, voilà le fils de M. Diafoirus.
THOMAS DIAFOIRUS. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...
BÉLINE. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS. Puisque l'on voit sur votre visage... Puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS. Thomas, réservez cela pour une autre fois.
ARGAN. Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.
TOINETTE. Ah! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon et à la fleur nommée héliotrope.
ARGAN. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE. Mon père...
ARGAN. Eh bien! mon père! qu'est-ce que cela veut dire?
ANGÉLIQUE. De grâce! ne précipitez point les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.
THOMAS DIAFOIRUS. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN. Oh! bien! bien! cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE. Eh! mon père! donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force, et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS. *Nego consequentiam*, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLIQUE. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères, les filles qu'on voulait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoiaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS. *Distinguo*, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*; mais, dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE (à Angélique). Vous avez beau raisonner; monsieur est frais ému d'un collègue, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉLINE. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE. Si j'en avais, madame, elle serait telle que la raison et l'honnêteté pourraient me le permettre.

ARGAN. Ouais! si je joue ici un plaisant personnage.

BÉLINE. Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier; et je sais bien ce que je ferais.

ANGÉLIQUE. Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés

que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes comme vous se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leur père. Cela était bon autrefois.

ANGÉLIQUE. Le devoir d'une fille a des bornes, madame; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte des parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs déponilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnable, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE. Moi, madame? Que voudrais-je dire que ce que je dis?

BÉLINE. Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE. Non, madame, vous avez beau dire.

BÉLINE. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE. Tout cela, madame, ne servira de rien; je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN (à Angélique qui sort). Ecoute, il n'y a point de milieu à cela: choisis d'épouser, dans quatre jours, ou monsieur, ou un couvent. (A Béline.) Ne vous mettez pas en peine; je la rangerai bien.

BÉLINE. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN. Allez, mamour; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE. Adieu, mon petit ami.

ARGAN. Adieu, mamie.

SCÈNE IX.

ARGAN, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS. Nous allons, monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN. Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS (tâtant le pouls d'Argan). Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte pas bien.

M. DIAFOIRUS. Bon.

THOMAS DIAFOIRUS. Qu'il est duriusculé, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. Repoussant.

M. DIAFOIRUS. *Benè*.

THOMAS DIAFOIRUS. Et même un peu caprisant.

M. DIAFOIRUS. *Optimè*.

THOMAS DIAFOIRUS. Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

ARGAN. Non; M. Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS. Eh oui! qui dit *parenchyme* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve du pylori*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôt.

ARGAN. Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS. Eh oui! rôt, bouilli; même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS. Six, huit, dix, par les nombre pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

ARGAN. Jusqu'au revoir, monsieur.

SCÈNE X.

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauté d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN. Un jeune homme avec ma fille?

BÉLINE. Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN. Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah! l'effrontée! (Seul.) Je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCÈNE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN. Oui, venez ça; avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh?

LOUISON. Quoi, mon papa?

ARGAN. Là!

LOUISON. Quoi?

ARGAN. N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN. Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON. Quoi donc?

ARGAN. Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

LOUISON. Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN. Est-ce là comme vous m'obéissez?

LOUISON. Quoi?

ARGAN. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON. Oui, mon papa.

ARGAN. L'avez-vous fait?

LOUISON. Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Non?

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Assurément?

LOUISON. Assurément.

ARGAN. Oh ça! je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON (voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre). Ah! mon papa.

ARGAN. Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur!

LOUISON (pleurant). Mon papa!

ARGAN (prenant Louison par le bras). Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON (se jetant à genoux). Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti.

Puis après nous verrons au reste.

LOUISON. Pardon, mon papa.

ARGAN. Non, non.

LOUISON. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN. Vous l'aurez.

LOUISON. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN (voulant la fouetter). Allons, allons.

LOUISON. Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte.

(Elle contrefait la morte.)

ARGAN. Holà! qu'est-ce là? Louison, Louison! Ah! mon Dieu, Louison! Ah! ma fille. Ah! malheureux, ma pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges! La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison!

LOUISON. La, la, mon papa, ne pleurez point tant: je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN. Voyez-vous la petite rusée! Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que me vous disiez bien tout.

LOUISON. Oh! oui, mon papa.

ARGAN. Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt, qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN. Non, non.

LOUISON (après avoir regardé si personne n'écoute). C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN (à part). Hom, hom! voilà l'affaire. (A Louison.) Eh bien?

LOUISON. Ma sœur est venue après.

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Elle lui a dit: Sortez, sortez, sortez. Mon Dieu, sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Et lui ne voulait pas sortir.

ARGAN. Qu'est-ce qu'il lui disait?

LOUISON. Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN. Et quoi encore?

LOUISON. Il lui disait tout ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après il lui baisait les mains.

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enlui.

ARGAN. Il n'y a point autre chose?

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Met-tant son doigt à son oreille.) Attendez. Eh! Ah! ah! Oh! Oh! oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN. Prenez garde.

LOUISON. Non, mon papa, ne le croyez pas; il ment, je vous assure.

ARGAN. Oh! bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout; allez. (Seul.) Ah! il n'y a plus d'enfants! Ah! que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(Il se laisse tomber dans sa chaise.)

SCÈNE XII.

BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE. Eh bien! mon frère, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN. Ah! mon frère, fort mal.

BÉRALDE. Comment, fort mal?

ARGAN. Oui. Je suis dans une faiblesse si grande que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE. Voilà qui est fâcheux.

ARGAN. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE. J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN (parlant avec emportement, et se levant de sa chaise). Mon frère, ne me parlez point de cette coquille-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉRALDE. Ah! voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça! nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; et cela vaudra bien une ordonnance de M. Purgon. Allons.